

## « HURLEMENTS DE BÊTES FURIEUSES »

Les premiers Allemands qui arrivent à Charleroi, le 21 août à l'aube, sont acclamés ! C'est la même méprise qu'à Liège : tant les habitants que les quelques soldats français présents dans la ville se trompent sur la nationalité de cette vingtaine de cavaliers qui avancent au trot dans le brouillard... « Vive les Anglais ! » crient les civils qui les précèdent. In fine, les Français se rendent compte de l'erreur et ils font déguerpir les intrus. Le lendemain, vers 10 heures, des soldats allemands beaucoup plus nombreux marchent sur le pont du Viaduc où ils essuient quelques tirs français sans grandes conséquences. D'emblée, l'armée du Kaiser se met à détruire, à casser, à terroriser. Dans un livre publié en 1921, l'archiviste général du Royaume Joseph Cuvelier raconte : « Les Allemands venaient de Gosselies où ils avaient logé la veille. Ils avaient incendié la plupart des maisons bordant la route, depuis l'endroit dénommé Carrosse (limite de Gosselies) jusqu'à la Planche, soit sur une distance de 4 à 5 kilomètres. Ils saccagèrent et pillèrent aussi la distillerie Piron-Daurel à Jumet, ce qui explique qu'un grand nombre d'entre eux étaient ivres en arrivant à Charleroi. Sur le territoire même de la ville cent soixante maisons furent brûlées. Elles étaient situées rue du Grand-Central, grand' route de Mons, boulevard Audent et rue de la Montagne. (...) Le quartier entourant le pont du Viaduc fut saccagé, réduit en cendres. Les maisons y comptaient deux ou trois étages : les incendiaires grimpaient dans les combles, mettaient le feu aux boiseries, puis redescendaient en incendiant étage par étage, jusqu'au rez-de-chaussée. Ils ne pénétraient pas dans les caves ; seulement, ils tiraient par les soupiroux : des malheureux, réfugiés dans les sous-sols, furent ainsi fusillés, au hasard. D'autres furent asphyxiés sous les ruines de leur demeure. En même temps la fusillade faisait rage dans les rues, à travers les fenêtres, les volets et les portes fermées. Ce que nous n'oublierons jamais, nous ont dit des habitants, ce sont les cris épouvantables que poussaient les soldats. C'étaient des clameurs de sauvages, des hurlements de bêtes furieuses plus effrayants que la fusillade, que le cra-



quement des poutres incendiées et que le grondement des flammes. La nuit, dans nos cauchemars, c'est cela que nous entendons et qui nous réveille épouvantés (...) Une quarantaine d'habitants périrent, les uns brûlés vifs dans leurs maisons ou asphyxiés dans les caves où ils s'étaient réfugiés, les autres abattus à coups de fusil au moment où ils abandonnaient leur maison en feu. »<sup>(1)</sup>

Après ces premiers crimes, le bourgmestre Devreux obtiendra des Allemands qu'ils ne bombardent pas la ville et qu'ils cessent de tuer contre le paiement d'une amende faramineuse de 10 millions de francs et diverses réquisitions. Entre-temps, ils avaient aussi fait couler le sang à Monceau-sur-Sambre : 221 maisons brûlées et 55 civils tués. C'est encore Joseph Cuvelier qui raconte : « Le 21 août, les Allemands arrivèrent de Roux par le hameau du Ruau. Ils furent accueillis à coups de feu par quelques soldats français qui s'empressèrent de détailler vers Fontaine-l'Évêque. Les Allemands les poursuivirent mais ne purent les rejoindre. A défaut, ils s'acharnèrent sur les habitants de Monceau (...) Ils défoncèrent les portes et les volets, se ruèrent dans les maisons, répandirent de l'essence sur les meubles et la literie. En quelques instants des rues entières flambaient. Les malheureux ouvriers s'en-

fuièrent, les mains en l'air, en poussant des cris d'épouvante. Quand ils formaient un groupe compact, galopant dans le feu et la fumée, les soldats tiraient dans le tas, au hasard. D'autres, à qui la lâche agression faisait pousser un grondement de révolte, étaient abattus sur place dans leur foyer, entre les bras de leur femme et de leurs enfants. »<sup>(1)</sup>

Ensuite, ces soldats prennent 97 habitants en otage, lesquels sont parqués dans le hameau du Ruau où se tient un simulacre de procès pour venger d'autres tirs de soldats français. Joseph Cuvelier écrit : « Des soldats ivres survinrent qui, sur l'ordre d'un officier, furent chargés de désigner les civils qui avaient tiré. Les ivrognes, riant et vociférant, montrèrent du doigt au hasard quatre malheureux qui sans aucune enquête ni aucun interrogatoire furent empoignés par la gorge, poussés dans un chantier de briqueterie et fusillés. Un briquetier, qui s'enfuyait, fut abattu comme du gibier. »

Ces otages servirent ensuite de bouclier humain avant d'être détenus encore quelques heures dans une grange de Montigny-le-Tilleul avec cinquante autres habitants de cette commune : il y aura là encore cinq fusillés. (A Monceau-sur-Sambre) ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards ne furent épargnés. La



Pierre Arcq nous donne des photos du boulevard Audent avant et après le passage des Allemands et nous conduit au même endroit aujourd'hui. D'un modernisme déjà passé, le bâtiment aux vitres teintées qui se trouve derrière lui n'a pas la prestance de celui qui l'a précédé pour faire le coin avec la rue de la Montagne.

famille Gérard, composée du père, fonctionnaire des chemins de fer de l'Etat, de la mère et d'un enfant de 8 ans, a été massacrée. La femme fut tuée à bout portant dans la cour de sa maison. Le père, tenant son fils par la main, s'était réfugié dans son jardin ; aperçus par un soldat allemand, ils furent tous deux tués à coups de fusil. Un vieillard de 77 ans fut assassiné au moment où il sortait de sa maison en flammes. Dans le château des demoiselles Bourriez, alors que les étages supérieurs brûlaient déjà, des officiers jouaient du piano au rez-de-chaussée...<sup>(1)</sup>

« Monceau est certainement la com-

mune qui a le plus souffert de l'invasion allemande au début de la guerre », nous explique Pierre Arcq. Passionné par l'histoire de sa ville, notre guide nous montre des photos de la rue de la Montagne, du boulevard Audent avant et après le passage des Allemands. Il nous parle de ces otages civils, utilisés comme boucliers par les troupes d'invasion et qui eurent, pour la plupart, la vie sauve, car les soldats français évitèrent de tirer sur eux. Ces derniers ont également laissé des milliers des leurs en terre carolo. « L'armée française a connu des moments catastrophiques dans les différents combats de la région », explique

notre guide. « Des régiments entiers ont été littéralement envoyés au casse-pipe par des officiers peu soucieux de limiter les pertes en vies humaines, et qui l'étaient encore moins quand il s'agissait de troupes coloniales. L'histoire, en tout cas celle qui a été racontée par les militaires après la guerre, n'évoque sans doute pas comme il le faudrait certains événements tragiques tels que la "charge héroïque" des zouaves et des tirailleurs algériens qui sont allés s'offrir aux mitrailleuses allemandes à Châtelet. Une vraie boucherie, des centaines de morts en quelques minutes, à cause d'un ordre éminemment contestable. »

D'autres noms ont la couleur du sang pour l'armée française dans la région. Arsimont, par exemple, une courte bataille aux lourdes conséquences : 4 000 Français y perdent la vie. Mais il y eut aussi les combats de Roselies, de Lobbes, de Gozée, de Farciennes... La plupart de ces jeunes hommes qui ont donné leur vie pour la France et pour protéger la Belgique de l'envahisseur n'ont jamais été rapatriés. Ils reposent encore dans les environs de Charleroi. Plus de 5 000 d'entre eux ont été regroupés dans des cimetières militaires (Aiseau, Auvélais, Tarcienne et Lobbes). D'autres, en moindre nombre, ont été inhumés dans des cimetières communaux, tels ceux de Charleroi, Marchienne-au-Pont, Marcinelle et Jumet. ■



<sup>(1)</sup> Joseph Cuvelier, « La Belgique et la guerre - Tome 2 : L'invasion allemande », Henri Bertels Editeur, Bruxelles, 1921.